

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

III.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

III.



La mer de Haarlem. — Dignes d'Halfwège. — *Haarlem*. — Usage antique des matrones. — Saint-Bavon. — Comment pour 28 fr. on se fait bercer à Haarlem. — Une fleur de 28,000 fr. — La rencontre dans l'église. — Le géant et le nain. — L'ascension périlleuse. — Le pavillon du bois. — Un escalier bleu. — Le manoir de Teilingben. — *Leyde*. — Comment l'on se mange la main gauche pour conserver la main droite. — Saint-Pancrace. — Ruines du Forum Hadrianum. — Une fraîche soirée de Hollande. — *La Haye*. — Le guide F. Barris. — Ce que c'est que le Vyver. — La colère d'un peuple. — Où l'on voit une exécution au Binnenhof. — Une revue du roi: — Anglais et Français. — Un monsieur qui prend la mouche. — Une dame au pied de la statue de bronze de Guillaume le Taciturne.

Haarlem, septembre 1853.

Nous avons dit adieu à notre belle ville d'Amsterdam, ma chère Agathe; nous nous sommes éloignés de notre jeune officier de marine qui nous a délaissés le premier, car nous ne l'avons plus revu, et, traversant la mer de Haarlem, nous sommes arrivés à Haarlem.

Ne t'effraie pas, ma chère amie; la mer de Haarlem est, à cette heure, une plaine verdoyante, toute capitonée de bouquets d'aulnes et de frênes; tout émaillée de fleurs, parsemée de gras troupeaux, et comptant déjà pas mal de belles métairies.

En quittant Amsterdam, le chemin de fer nous a d'abord fait passer près du vieux château de *Schwanenburg*, ce qui veut dire Manoir du Cygne. Quand on parle de cygne, on s'attend à voir quelque nappe d'eau. J'attendais donc toujours la mer, croyant qu'on allait nous débarquer près de quelque hâvre. Mais pas plus de mer que dans ton Bagneux, qui n'a pas une goutte d'eau. Voici qu'on annonce *Halfwège*, qui veut dire *Demi-Chemin*. Là, nous trouvons d'énormes écluses qui arrêtent des eaux agitées et bien effrayantes; car, figure-toi, ma chère, que les terres, même celles du rail-way, sont beaucoup plus basses que les eaux que l'on entend battre avec violence.

Excursions.

— Ah ! voici la mer de Haarlem ! pensai-je.

Point du tout. On repart. Si les écluses dont je parle s'ouvraient, c'est horrible à dire, tout le pays serait immédiatement inondé. Pendant que je frémissais en faisant cette réflexion, voici qu'un inspecteur du chemin de fer entre dans notre wagon pour l'inspection des billets.

— C'est la mer de Haarlem, cette eau, Monsieur ? lui dis-je.

Hélas ! il me fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Non, Madame, me dit un vieux monsieur digérant dans un coin, un bourgmestre sans doute, c'est l'Ye. Mais ses eaux sont déjà loin derrière nous, et nous sommes en ce moment en pleine mer de Haarlem.

— Comment ? Mais je ne vois que prairies fertiles, gras troupeaux, fleurs, fermes, arbres ! dis-je toute étonnée.

— Madame, reprit mon bourgmestre, cette magnifique plaine dont vous parlez était naguères encore un lac d'une longueur de soixante kilomètres sur trente de large, avec cinq mètres de profondeur, ayant, en effet, le nom de mer de Haarlem. Quoiqu'elle fût peu profonde, l'eau, fouettée par le vent, s'élevait souvent à une grande hauteur et fondait sur nos digues. Dans nos guerres de l'indépendance, on osa même aventurer des flottes sur ses vagues afin de lutter avec plus de succès contre les Espagnols qui dominaient depuis trop longtemps nos contrées. Mais comme ce lac, cette mer, si vous voulez, s'étendait de plus en plus, et submergeait une grande partie des pays du Rhin qui nous arrive bien divisé en ces contrées, et le territoire de l'Amstel ; que vers la fin du xvi^e siècle l'eau fit de si formidables ravages qu'elle engloutit plusieurs villages éloignés, et que notamment, en 1836, elle menaça même Amsterdam et Leyde, qui sont plus bas que la mer du Nord, alors on avisa.

On commença donc à dessécher la mer de Haarlem en 1840. Quatre énormes machines à vapeur y travaillèrent sans relâche, et l'année dernière seulement on termina cette œuvre de titan.

— Il faut dire que l'on n'a pas mis de retard à employer le sol desséché... fit madame Dory, car c'est une terre promise à présent.

— Non, certes ! répondit le gros monsieur. Ce succès n'a pas livré moins de six mille huit cent trente-huit hectares à l'agriculture et à fait grand bien au pays.

Le bourgmestre parlait encore que l'on nous annonçait Haarlem. Nous le saluâmes avec reconnaissance, et prenant, de suite un guide, nous nous mîmes à parcourir la ville. Nous n'étions pas fatigués : nous avions eu à peine une heure de chemin de fer.

De prime-saut, je te dirai, ma chère Agathe, que Haarlem est une fort jolie ville. D'abord elle est située au milieu de la plaine la plus verdoyante possible, et la verdure est si belle en Hollande ! Mais ensuite elle est assise sur la belle rivière de la *Spaaren*, et

possède de fort belles rues, de très-jolies maisons et une église magnifique dont la haute tour est plus belle encore.

Nous passons, tout en arrivant, en face d'une maison de fort gracieuse apparence, à la porte de laquelle, je vois, clouée une très-jolie pièce de broderie en carré. Je n'y attache pas d'importance, à te dire vrai, malgré la beauté du travail, et tu sais que je m'y connais. Mais voici que dans une autre rue, et à une autre porte, je trouve de même une pièce de broderie d'un travail encore plus fini.

— Que signifie cette sorte de mouchoir, si richement brodé, cloué à cette porte? demandai-je à notre guide que M. Dory avait choisi comme sachant le français.

— Ah! Madame, répondit-il en riant, c'est un usage de la ville que toutes les femmes qui viennent de donner le jour à un enfant attachent ainsi à leur porte un *drapeau* brodé, et elles mettent de l'amour-propre à le broder le plus magnifiquement possible. Il est rose où plutôt doublé de rose si c'est un garçon, et blanc si c'est une fille.

Cette mode est ancienne, car elle remonte à 1574, et voici ce qui lui donna occasion :

Les Espagnols, commandés par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, livraient à cette ville un siège terrible, lors de la guerre de l'Indépendance des Pays-Bas, contre Philippe II, roi d'Espagne. Malheureusement Haarlem était très-mal fortifiée et ne comptait que quatre mille hommes de garnison. Mais tous les habitants avaient pris les armes, les femmes mêmes avaient voulu fournir leur contingent que commandait une veuve du nom de Keneau Hasclaer : dans deux sorties, les Espagnols furent repoussés, et après avoir perdu dix mille hommes, ils transformèrent le siège en investissement.

Pour maintenir le blocus et le rendre plus rigoureux, ils formèrent une petite flotte qu'ils lancèrent sur la mer de Haarlem. Désespérés, et après d'inutiles tentatives de secours, les Haarlemois eurent l'idée de placer leurs femmes et leurs enfants au milieu de leurs rangs et de se frayer un passage. Leur projet fut bientôt connu.

Comme les Espagnols redoutaient leur bravoure intrépide, ils offrirent la paix à la condition que la ville se rendrait, et que cinquante-sept des habitants les plus notables leur seraient donnés comme otages. On hésitait : mais les otages demandés s'offrirent d'eux-mêmes, ce qui leva toute difficulté. Avec cela, la garnison était réduite à dix-huit cents hommes : les Espagnols entrèrent donc dans la ville.

Après trois jours, le gouverneur de Haarlem apprend que les Espagnols vont se précipiter sur les bourgeois désarmés. Il n'a que le temps d'obtenir que l'on respecte au moins les femmes qui viennent de mettre au monde quelque enfant ; et Frédéric de Tolède y consent en fixant pour signe de miséricorde un petit linge cloué à la porte de la maison de la nouvelle mère...

— Je comprends l'usage... fit M. Dory. Mais qu'advint-il alors?

— On fit de nos habitants un carnage épouvantable, Monsieur. Ces infortunés périrent

par milliers, les uns par la hache du bourreau, les autres dans les eaux de la mer qui baignait nos murailles. Ce fut quatre ans après cette sanglante journée que sonna pour nos pères l'heure de la délivrance.

— Oh ! vive Guillaume le Taciturne ! fit Emile à ce moment. Je connais son histoire maintenant, et il me tarde de la raconter à votre amie, ma bonne mère.

Ainsi, ma chère, prépare-toi à lire le drame que couve et prépare le génie de mon fils à ton intention.

Il paraît qu'Haarlem fut long-temps la résidence des anciens comtes de Hollande.

Il paraît aussi qu'un certain Jean Koster, né à Haarlem, aspire à l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie, car nous trouvons sa statue, et ses titres à la gloire, sur la place du marché. Seulement les descendants des Haarlemois témoins des travaux de ce Koster sont bien peu jaloux de sa mémoire, car nous gémissons de voir la statue de ce rival de Guttemberg mutilée par les pierres des enfants de Haarlem.

— Mais quelles raisons peuvent avoir les Haarlemois pour attribuer à votre Koster l'invention dont l'Europe entière fait honneur à Guttemberg ? demanda M. Dory.

— Ils prétendent, Monsieur, que maître Koster avait déjà imprimé un ouvrage en 1423, tandis que Jean Guttemberg ne débutait qu'en 1440...

— Allons ! fit M. Dory, *Adhuc sub judica lis est...*

Nous entrons alors dans l'église consacrée à Saint-Bavon, du xv^e siècle, d'une belle élévation, voûtée en bois, avec arceaux, voussures, culs-de-lampes et retombées gracieuses.

D'abord nous remarquons une superbe balustrade de bronze du plus heureux effet ; puis une fort belle chaire en bronze et en bois, dans le style de la grille. Mais ce qui attire surtout nos regards c'est un orgue admirable, décoré avec une recherche merveilleuse, supporté par de superbes colonnes, et couronné par les statues de David et de Jonathas, et enfin surmonté des armoiries de Haarlem, *une épée portée par deux lions*. Le tout est d'un aspect magique à l'œil. Saint-Bavon est affecté au culte protestant, et c'est une jeune luthérienne qui nous en fait l'exhibition. Elle nous apprend que cet instrument est le plus beau et le meilleur qui existe au monde.

— Vous pouvez en juger, du reste, ajoute-t-elle : pour cela vous n'avez qu'un mot à dire ; l'organiste viendra sans tarder, et, sous ses doigts, tour à tour vous entendrez les fanfares de la guerre, les accents de la supplication, les sanglots de la douleur, et vous serez bercés par les éclats de la foudre, les mugissements de la tempête, la grande voix du vent dans les arbres, ou le souffle des zéphyrs !

Notre guide nous traduit ces paroles et ajoute sérieusement :

— Voulez-vous donc vous faire *bercer* ?

— Que donne-t-on pour cela ? demande M. Dory toujours précautionneux, et l'homme positif par excellence.

— Treize florins ! et le pour-boire... répond la jeune fille.

— C'est-à-dire vingt-huit francs !... Nous ne nous ferons pas bercer... dit gravement M. Dory.

Et, sur ce, le voilà qui s'approche du tombeau du poète moderne, Bilderdyck, mort en 1831, et pleuré pour son beau talent...

Puis, pour passer sa mauvaise humeur sans doute, il va prendre une pose admirative devant un autre tombeau, celui du bourgmestre Deraad, mort au xvii^e siècle ;

Puis encore, car sa colère est grande, devant un boulet des Espagnols fixé à la muraille, après avoir percé la voûte de l'église, et provenant du siège de 1577, par le duc d'Albe ;

Devant un vaisseau de très-petit modèle, ex-voto offert par la ville pour je ne sais plus quel fait d'armes de l'amiral Python ;

Et enfin en face de deux raies noires, l'une élevée de trois pieds au-dessus du sol de l'église, et fixée à la muraille, et l'autre à sept pieds et demi du même sol.

— Que signifient ces lignes ? dit-il brusquement à la luthérienne.

— Monsieur, nous fait-elle répondre par notre drogman, ceci est la hauteur d'un jeune homme du pays, mort il y a long-temps ; et cela la taille du frère de ce jeune homme ; le premier était fort petit, et le second fort grand, comme vous voyez...

— Un nain et un géant alors ! fit durement M. Dory.

En ce moment, ma chère Agathe, une société pénétrait aussi dans l'église de Saint-Bavon, pour en faire l'étude, comme nous-mêmes.

— Bonjour, Monsieur, dis-je à l'un des voyageurs qui marchait en tête. Comment, vous, ici ?

Ce Monsieur balbutie, m'examine, en croit à peine ses yeux, et enfin s'écrie :

— Madame D..... !... à Haarlem !

Et son visage exprimait une surprise sans égale...

Toi aussi, Agathe, tu le connais, ce chevalier errant ! devine quel il était ? donnes tu ta langue aux chiens ? Oui... Eh bien ! c'était une de nos connaissances de Paris... M... G..... !...

Tu comprends que c'est nous alors qui lui faisons les honneurs du temple, de l'orgue, des tombeaux, du boulet... Il est en compagnie de jeunes belges qui nous font toutes sortes d'avance de courtoisies. Nous voilà dont gravissant la haute tour du clocher de l'église. Je comprends que c'est pour grossir la somme de ses honoraires que notre guide féminin nous pousse dans l'escalier ; mais, en vérité, l'admirable vue qui se déploie sous nos regards, une fois arrivés, mérite bien cette périlleuse et longue ascension. Seulement M. Dory nous manque sur la plate-forme... Je le crois bien : le digne homme n'est plus léger, et il a

horreur du vide. Heureusement Emile lui donne le bras, et nous voilà tous plongeant un regard avide sur la splendide mer de Haarlem qui verdoie comme un paradis terrestre fraîchement sorti de la main du Créateur, sur la ville qui poudroie à nos pieds, sur la mer qui miroite et moutonne au loin, sur les villages semblables à des corbeilles de fleurs jetées sur de vastes pelouses, sur Amsterdam qui nous offre l'aspect d'un mirage, sur Leyde semblable à un oasis, partout, car partout cette nature de Hollande est sublime, ravissante, délicieuse, vue ainsi sous les chauds rayons d'un soleil de midi.

Ici, nous voyons le joli hameau de *Blomendaal*, qui est le but des fréquentes promenades des Haarlemois. Là, voici le chemin qui conduit derrière des dunes habitées par une immense quantité de lapins. Plus loin ce sont les formidables digues élevées par Louis-Napoléon, roi de Hollande, alors que notre grand Napoléon faisait des rois. A droite, le mont Brederolle, appelé l'Escalier-Bleu, à cause de la couleur de son point le plus élevé. A gauche, les ruines du *Manoir de Brederode*, résidence des comtes de ce nom, très-souvent cités dans l'histoire du pays. Car ce fut un Brederode qui, dans la soirée du 15 avril 1566, se montra avec une besace sur le balcon de la maison de Ruylenborg, à Bruxelles, et créa ainsi le nom redouté des *Gueux*. A défaut de M. Dory, que tu ne possèdes pas comme nous, lis dans l'histoire ce qui a trait aux Gueux, et tu frémiras. Enfin, au-dessous de nous, Haarlem ! Et dire que dans cette cité si paisible à cette heure, il y eut une si terrible Saint-Barthélemy, en 1577 !...

Descendus de la tour, nous réglons nos comptes avec la Luthérienne : car ce sont de vrais comptes à régler dans certains endroits ; tant pour l'église, tant pour la tour, tant pour le Cicerone, tant pour le guide. Heureusement nous avons soustrait le : Tant pour l'orgue ! Puis, messieurs les Belges nous conduisent par la barrière *Houtpoort*, et en longeant de magnifiques jardins, au milieu d'un parc délicieux où nous trouvons *le Pavillon*, château d'été de style italien, construit par un banquier d'Amsterdam, du nom de Stope, et plus tard acheté par le roi Louis Bonaparte.

Chemin faisant, nous admirons d'abord les fameuses tulipes hollandaises et les hyacinthes tant recherchées des amateurs de l'Europe entière. Tu sais que jadis surtout, en 1636 et 1637 surtout, les Hollandais s'étaient tellement affolés de fleurs, qu'ils payaient fort cher la moindre bulbe, et que leur commerce joua un grand rôle dans ce pays. On faisait des achats et des ventes à terme. Une seule bulbe fut payée 13,000 florins, c'est-à-dire à peu près 28,000 francs de notre monnaie. Cette rage est tombée sans doute, mais la tulipomanie n'en subsiste pas moins encore en Hollande où ces fleurs, et toutes les fleurs en général, sont magnifiques et parfaitement cultivées. Te rappelles-tu d'avoir appris autrefois ces vers de Delille :

— Je sais que dans Harlem, plus d'un triste amateur
Au fond de son jardin s'enferme avec sa fleur ;

Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille;
 D'une anémone unique adore la merveille;
 Où, d'un rival heureux enviant le secret,
 Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.

Au Pavillon, nous avons remarqué, dans la cour, le célèbre groupe du Laocoon, et dans les galeries, mises en évidence comme première page de peinture, *la bataille de Waterloo*, par Pierreman :

Une Marine, de Schotel;

Une Forêt, de Nugen;

Et le Départ de Philippe II des Pays-Bas, de Krusemar,

La journée était charmante, ma bonne amie, et j'avais plaisir à me promener sous les beaux arbres de ce parc, avec un Français au bras et en parlant de la France. Tu n'as pas été oubliée. Nous sommes revenus ainsi à Haarlem, en faisant un peu l'école buissonnière. Emile était heureux aussi de causer avec nos Belges et de contempler les nids de cigogne du parc. Quant au bon Dory, il était allé préparer notre départ, car nous n'avons pas de motifs pour coucher à Haarlem, nonobstant les beaux carillons de ses clochers.

Leyde, septembre 1833.

Nos Belges et notre Français voyageant en sens inverse de nous, l'embarcadère de Haarlem a été témoin de nos adieux. Comme ils quittent des contrées que nous allons voir, et qu'ils vont parcourir des pays que nous savons par cœur, nous nous sommes renseignés mutuellement, puis, après les mains serrées, nous nous tournâmes le dos.

A *Vogelenvang*, première station après Haarlem, on nous fait voir les ruines du vieux château de *Teilengen*, où mourut, en 1436, la belle et malheureuse Jacobée de Hollande, dont je t'ai parlé dans ma toute première lettre, je crois.

Près de cette station se trouve aussi le manoir de *Hartencamp*, qui fut pendant deux ans la demeure de Linnée, et où il écrivit *le Système de la Nature*, que nous avons lu quelquefois ensemble.

Nous apercevons ensuite, à notre gauche, le clocher pointu de *Sassenhem*, village qui date de la grande émigration des Bas-Saxons.

Plus loin, nous remarquons un vaste édifice, c'est le *Séminaire catholique de Warmond*. Ce nom de catholique fait battre mon cœur. Quand on est dans des contrées rebelles à la sainte doctrine de Jésus-Christ, j'éprouve un serrement de cœur, et je répète souvent ces mots du Psalmiste : *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum*. Tu sais qu'à force d'entendre M. Dory, je connais un peu le latin ?

Enfin, voici les flèches, les croix, les coqs et les girouettes des clochers et des monuments de Leyde qui nous apparaissent brillant sous les feux du soleil couchant, comme des étoiles d'or sur le bleu du ciel. Cette soirée est magique : de Haarlem à Leyde, ce ne sont que prairies, bois, horizons vaporeux, villages verdoyants, et le soir, ces aspects poétiques élèvent l'âme, font rêver, et rappellent ces vers d'une hymne de nos églises :

O quando lucescit tuus
 Qui nescit occasum dies!
 O quando sancta se dabit
 Quæ nescit hostem patria!

Ne trouves-tu pas que je deviens *bas-bleu*, à me lancer ainsi dans la poésie sacrée? Laisse-moi penser avec toi librement.....

J'entends M. Dory qui dit à Émile que Leyde n'est autre que le *Lugdunum-Batavorum* des Romains. Suivant les historiens, ajoute-t-il, c'est la ville la plus ancienne de la Hollande. Toutefois son renom ne fixa les regards qu'à partir de la guerre d'indépendance de la Hollande contre l'Angleterre.

Cet article savant, interrompu par notre arrivée, et notre installation à l'*hôtel du Lion*, sera continué demain. Ce soir je me repose, et je me permets même de t'embrasser de loin, avant de me coucher. Ne frissonne pas trop fort au contact du baiser qu'un bel ange, mon ange gardien, va te porter de ma part, sur ton oreiller de dentelles. Tu ne penses peut-être guère à moi! Ce serait fort laid... Bonsoir!

Continuation de l'article scientifique :

A propos, ma chère Agathe, nous retrouvons ici, à Leyde, un vieil ami, le Rhin, le Rhin dont nous avons suivi les rives avec tant de bonheur. Mais, ici, le Rhin n'est plus qu'un fleuve déchu, vieilli, ruiné. Je ne sais pourquoi le Rhin me rappelle les grandeurs, puis la décadence de Louis XIV. En effet, ce n'est plus qu'un roi ruiné par son long cours. Il n'a plus la beauté de ses premiers ans! Pour s'être trop partagé, il a perdu sa force et sa puissance...

Mais enfin Leyde est sur le Rhin, entrecoupée d'un nombre assez grand de canaux, sur lesquels on a jeté cent cinquante ponts en pierre. C'est une grande et belle ville, murée, généralement bien percée et bien bâtie. Le pays qui l'entoure, appelé *Rhinlande*, est d'une telle fertilité qu'on le considère comme le jardin de la Hollande. Elle possède un ancien château-fort, un Hôtel-de-Ville gothique, digne de fixer l'attention des curieux, et orné d'un vaste perron. Au-dessus de la porte du nord, on lit une inscription hollandaise, en vers, se rapportant à la délivrance de la ville. C'est un acrostiche contenant le chiffre de l'an 1574, et composé de cent trente-et-une lettres, nombre de jours qu'a duré le siège. Une des salles, qui forme musée, renferme une *Crucifixion*, par Cornélius Engelbreehtsen ;

Le Jugement dernier, de Lucas de Leyde;
Un Episode du siège, par Ignace-Van-Brée;
Et des portraits, par Tlink, Mieris, Verschoten, etc.

M. Dory ne manque pas de nous conduire au Musée des Antiquités, dont l'Inde et l'Égypte ont tous les honneurs.

Il nous fait visiter aussi le Musée d'Histoire naturelle, l'un des plus complets de l'Europe, à ce que nous dit le guide.

En suivant le *Canal de Papenburg*, nous traversons deux grandes places qui portent le nom de *Ruines*. Ce mot parlait trop à l'imagination, pour ne pas en demander l'origine. On nous répond qu'elles étaient autrefois le siège d'un quartier populeux. Mais, en 1807, une explosion à bord d'un navire chargé de soixante-dix barils de poudre et stationnant sur un canal, saccagea ce quartier qu'il fit sauter, et porta le deuil dans plusieurs centaines de familles.

Cette terrible catastrophe ne manque pas de faire dire à M. Dory :

— C'est ici que l'on inventa la *Bouteille de Leyde*. Cet événement est dû au hasard et aux physiciens Cunéus et Muschenbroeck, qui donnèrent ainsi, 1746, un nouvel éclat à l'électricité. Chacun voulut éprouver la commotion d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Ce fut surtout parmi les Français, toujours avides de nouvelles découvertes, que cette expérience excita une vive sensation. L'abbé Nollet donna, en présence de Louis XV, une commotion au régiment tout entier des Gardes-Françaises, etc., etc.

Laissons M. Dory faire de la physique, ma chère Agathe, et parlons de Leyde, de son université si fameuse, et à juste titre.

Tout-à-l'heure M. Dory disait à Emile qu'elle fut fondée en 1575. Hugo Grotius, Cartesius, que nous connaissons sous le nom de Descartes, Scaliger, Boheraave, les sectaires Arminius et Gomar furent professeurs à Leyde. Cette université est célèbre toujours par l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles, ainsi que par ses collections précieuses, dont notre cher ami ne nous fait pas grâce, bien entendu, non plus que de la grand'salle ornée des portraits de tous les professeurs qui ont enseigné à Leyde. Le jardin botanique de cet établissement est riche surtout en plantes des Indes orientales.

Nous visitons l'*Église de Saint-Pierre*, la plus grande de la Hollande, et nous y voyons les tombeaux des savants Boerhaave, Sphanom et Scaliger.

Puis, quand nous arrivons au *Bourg*, le Bourg est l'édifice le plus élevé de Leyde, nous entrons dans une autre église, celle de *Saint-Panrace*. Trois nefs, celle du milieu de style bysantin, les deux autres, ainsi que le jubé, de style ogival; l'intérieur soutenu par une colonnade de trente-huit pilastres, dont l'un porte le cénotaphe du bourgmestre Van-der-Werff, telle est cette église.

Le Bourg, que je t'ai nommé tout à-l'heure, est situé au centre de la ville, sur une colline. Les murs de refend, récemment restaurés et crénelés, appartiennent à un antique

castel de Drusus. Ce Drusus nous suit partout, ma chère ! Cependant il y a des archéologues qui ne font remonter son origine qu'au temps de Hengiste, duc des Anglo-Saxons, en 450. Aujourd'hui ce château-fort, ce burg, ce bourg, comme tu voudras, est entouré d'une promenade et sert aux réunions publiques.

Maintenant un mot sur les drames de Leyde, qui se rattachent aux drames de Haarlem.

Dans la fameuse guerre de l'Indépendance, juge un peu comme je profite de la faconde de mons Dory ! pendant cinq mois, du 26 mai au 3 octobre 1574, Leyde se défendit avec une persistance héroïque contre les Espagnols commandés par Valdez. L'histoire de ce siège est une des belles pages de l'histoire de la Hollande ; écoute la preuve de ce que j'avance :

Sommé par Valdez de se rendre, le gouverneur Jan-Van-der-Doës lui fit savoir que si les vivres venaient à manquer à ses concitoyens, *ils mangeraient leur main gauche, et sauveraient la droite pour la défense de leur liberté*. En effet, pendant sept semaines, la ville, privée de viande et ayant épuisé toutes ses provisions, se vit réduite à abattre les chevaux, les chiens, les chats, les mulots et les loires. On dévora les racines et les mauvaises herbes, on ramassa les os jetés. A la famine vint se joindre la peste, qui fit périr six mille personnes. Les survivants n'avaient plus assez de force pour enterrer les morts.

Néanmoins, le jour de la délivrance approchait.

Voici venir deux pigeons messagers : ils apportent la nouvelle que le *Taciturne*, Guillaume d'Orange, a résolu de rompre les digues. On n'ignorait pas que ce sacrifice coûterait au pays un dommage de sept tonnes d'or. Mais la devise des Hollandais :

MIEUX VAUT PAYS GATÉ QUE PAYS PERDU,

devait être une vérité. Aussi rompit-on les digues. La rupture n'eut pas l'effet désiré. L'inondation envahit bien les champs de Delfland et de Schieland, mais le pays le plus élevé du Rhin ne fut pas atteint. Le vent nord-est repoussa la marée. Des murs de la ville on voyait une petite flotille cherchant en vain à s'approcher. Déjà un nouveau danger menaçait Leyde, et celui-ci venait de l'intérieur. Une bande d'affamés vint trouver le bourgmestre Peter-Van-der-Werff, celui dont le tombeau est dans l'église de Saint-Pancrace, et lui demanda du pain ou la reddition de la ville. Celui-ci offrit son corps, mais refusa de rendre Leyde. Les émeutiers se retirèrent tout honteux.

Enfin les éléments vinrent en aide à la ville si rudement éprouvée. Un violent orage élargit les brèches des digues, et le vent ayant tourné au sud-ouest, l'eau se répandit avec violence sur tout le pays. En quelques instants, non-seulement les murs de Leyde furent atteints, mais aussi les retranchements des Espagnols furent inondés. Plus de mille

des leurs périrent dans les vagues. La même marée porta alors Guillaume d'Orange, le Taciturne, avec ses bateaux d'approvisionnements, sous les murs de la ville. Les Espagnols furent forcés d'opérer leur retraite. C'était le 3 octobre 1574. Ce jour mémorable est encore à présent l'occasion d'une grande fête pour la ville de Leyde.

Elle aura lieu le mois prochain.

Voilà mon récit, ma chère Agathe. Il ne me reste plus qu'à le signer, chose que je fais avec un gros baiser à ton adresse.

F. D.



La Haye, septembre 1833.

MADAME,

C'est le docte Emile qui vous écrit aujourd'hui.

Je me trouve tellement saturé de bonheur en Hollande, où je vois mille choses qui me charment, avec ma mère, dont les baisers et la présence sont pour moi la félicité suprême, qu'il est nécessaire que je dise toutes mes joies à quelqu'un, sinon je sauterais en éclats comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. Laissez-moi donc continuer de vous adresser toutes mes impressions, à vous que je chéris à l'égal d'une seconde mère.

Avant de quitter Leyde, nous avons fait une excursion, hier, au village de *Katwyk-an-Zee*, afin d'y voir les grandes écluses qui donnent à la branche tarissante du Rhin l'eau nécessaire pour faire sa jonction avec la mer. Ce pauvre vieux Rhin est tellement affaibli par l'âge, en ces contrées, qu'il perd... ses eaux! J'ai appris avec fierté que les digues colossales que je voyais élevées sur la mer, à l'entrée de ce canal, sont dues au gouvernement d'un Français, le roi Louis Bonaparte.

Ensuite, prenant le chemin de fer de La Haye, nous avons traversé l'étroite branche du Rhin, et nous avons touché à *Voorburg*, jadis le *Forum Hadrianum* des Romains. Il n'est pas rare d'y trouver des débris d'habitations romaines.

Tout à côté de Voorburg, nous avons remarqué la *Villa-Hofwyk*, qu'habitaient, au xvii^e siècle, le poète Constantin Huyghens et son fils Christian. Ces deux artistes se sont rendus fameux; le premier, par l'application qu'il fit du pendule aux horloges et du ressort spiral aux montres; le second, par la découverte des orbites de Saturne.

Décidément rien n'est admirable et poétique comme les soirées d'automne des contrées du Nord. Je conçois que les bardes, les ossians, les trouvères, nous chantent les beautés de la verte Erin, et les brames de la Calédonie. Pour moi, rien n'est ravissant comme les clairs-obscurs du soir, et les ténèbres lumineuses des crépuscules, depuis quelques jours.

J'aurais le talent d'un poète, il me semble que je ferais des vers superbes. C'est par une de ces belles soirées, où des horizons fantastiques émeuvent l'âme, que nous entrons dans la gare de La Haye.

Et c'est une cité charmante que *La Haye*, *Graven-Hage*, comme ils disent en hollandais, vue ainsi à la tombée de la nuit, avec ses mille canaux, ses longs rideaux de peupliers, ses bois du côté de la mer, ses clochers, ses belles maisons, ses riches palais, ses larges places, ses statues, ses colonnades, et sa population empressée. Amsterdam est la ville du commerce, mais La Haye est la ville de l'aristocratie et de la fashion.

Nous descendons à l'*Hôtel-du-Lion-d'or*, tenu par un homme dont le nom est tellement sympathique à M. Dory, qu'il n'est plus permis d'aller ailleurs. Ce tavernier se nomme François de Salles, nom bien vénérable, en effet, grâce aux vertus du célèbre saint qui l'a porté.

Mais ce n'est pas le seul François de l'hôtel. Il y a aussi François Barris, un vieux soldat qui a bataillé contre les Français, sous l'empire, et qui cependant aime les Français, sait leur langue, et leur offre les services de guide bien plus volontiers qu'aux Anglais. Il a quelque chose de si paternel, de si probe dans la physionomie, que M. Dory l'adopte pour notre trucheman, et l'enrôle à notre service. Cet honnête personnage méritait que j'écrivisse son nom : mon devoir est rempli ; vous saurez de qui je parle, quand je citerai François Barris.

Tout d'abord, après notre potage, notre nouveau cicerone vient nous dire :

— Si madame et messieurs désirent voir notre roi de Hollande, puisque vous êtes dans sa capitale, la chose est facile. Sa Majesté se rend au théâtre, et comme la salle est petite, il sera facile de jouir du spectacle et de la vue de la cour.

— Mais nous ne comprenons pas le hollandais... fit M. Dory.

— Le français est la langue universelle, Monsieur, répond le papa Barris : ce sont des artistes français que nous avons ici, et l'on donne ce soir *Un Monsieur qui prend la mouche!* et puis un opéra fameux, *La Juive*, de Meyerbeer.

— J'ajouterais, dit encore notre vieux soldat, que demain, à l'occasion de la fête de naissance du fils du roi, il y a ici grande revue des troupes de la garnison, par le roi, puis illumination de la *Longue Allée*, et fête de nuit aux *Bains de Scheveningen*, sur les bords de la mer. Vous êtes, sans doute, venus tout exprès ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je ; mais puisque tel est le programme, nous en profiterons !...

Nous avons vu un *Monsieur qui prend la mouche!* Madame ; nous avons vu *La Juive*, Madame, nous avons vu le roi ! Et ça été tout bonheur, pour ma mère et moi, de nous retrouver comme en France, pendant quelques heures. Quant au bon Dory, pendant tout ce temps, il a fait de la musique dans son lit, à sa façon... C'était hier, cela.

Aujourd'hui, la fête en question avait lieu. Je vous laisse à penser si j'en ai manqué la moindre partie.

D'abord, nous nous sommes levés un peu tard ; puis nous avons pris notre chocolat au beurre, beurre et chocolat de Hollande, que je recommande aux amateurs ; puis, François Barris présent, nous sommes partis pour inspecter la ville.

Ne prenez pas François Barris pour un honnête homme seulement : c'est aussi un cicérone fort intéressant, dont le langage est pittoresque, dont les aperçus sont judicieux, et les soins parfaits.

Chemin faisant, il nous apprend que La Haye, Graven Hage, veut dire *Haie du Comte*, et, jadis, était un château de chasse des comtes de Hollande, bâti par Guillaume II, en 1248.

En 1581, il s'y tint une assemblée des Etats, et, en 1608, on y stipula les préliminaires de l'armistice entre la Hollande et l'Espagne.

Le roi Charles II, lors de son retour sur le trône d'Angleterre, en 1680, fut somptueusement fêté dans cette ville.

En 1691, on y conclut, sous les auspices de Guillaume III d'Angleterre, une alliance contre Louis XIV de France.

A la Haye, furent encore conclus, en 1770, l'alliance de l'Autriche, la Prusse et la Russie, avec les puissances maritimes, contre la France, et, en 1778, la triple alliance entre la France, l'Angleterre et la Hollande, ainsi que la paix entre l'Autriche, la Russie et l'Espagne.

Ce ne fut que sous le règne de Louis Bonaparte que La Haye obtint les droits de cité. Elle est, depuis ce temps, la résidence du roi, et elle le mérite. D'abord sa population est de soixante-quatre mille âmes, et, ensuite, la ville est superbe : ses rues sont larges, et ses maisons hautes et d'un style noble. De belles plantations couvrent ses places et bordent ses canaux.

Notre guide nous conduit d'abord au plus beau quartier de la ville, tout planté d'arbres, arrosé d'une large pièce d'eau, et que, pour cette raison, on nomme le *Vyver*, ce qui veut dire *Vicier*. Aux alentours du Vyver, dont l'étang est orné de cygnes et d'un petit îlot au milieu, se groupent le château du roi, et les palais des princes, des ambassadeurs, du frère du roi, des ministres, et de tous les personnages de distinction. Nous y trouvons, en simple négligé et causant familièrement sous les arbres, le prince Frédéric d'Orange, l'ambassadeur de Prusse, et le nonce du pape. Si ce n'était la foule qui manque complètement dans ce quartier, je le proclamerais un petit Paris.

Le sol de la place du Vyver, ainsi que des rues *Vyverberg*, *Kneutersyk*, *Vorrhout*, *Nordeinde*, etc., est pavé d'un grès gris. Mais M. Dory nous fait remarquer un espace, au centre de cette place, en forme de pyramide, pavé d'un grès blanc.

— Colère du peuple ! nous dit Barris... Au côté sud du Vyver, continue-t-il, remarquez

ce vieux bâtiment qui a une tour avec une meurtrière à grille de fer, et qui surmonte un passage voûté en ogive. C'est la *Prison du Binnenhof*. En 1672, deux frères, du nom de Witt, furent accusés d'avoir osé conspirer contre la vie de Guillaume d'Orange, le Taciturne, et on les enferma dans cette tour. Mais le peuple, furieux, pénétra dans cette prison, les arracha de leur cachot, et, les traînant là, sur cette pierre marquée de deux petites croix, à la base de cette pyramide figurée sur le sol par ce pavage blanc, les y massacra dans sa fureur... Hélas! deux heures après, on avait la preuve que ces infortunés étaient innocents...

— Et c'est pour cela que l'on dessina cette pyramide? demandai-je. En vérité, c'est un triste dédommagement!...

— Passons sous la voûte de la prison, traversons ce pont qui couvre ce canal du Vyver, et nous allons entrer dans *Binnenhof*. Vous voyez que c'est un grand carré irrégulier, composé d'une quantité d'édifices, servant de sièges à plusieurs administrations, et sorte de forteresse qu'environnent des bras du Vyver. Dans cette aile droite et dans cette aile gauche, se trouvent les salles de séance des États-généraux. Et ici, au centre de cette cour, eut lieu, le 24 mai 1619, l'exécution du célèbre Olden de Barneveldt, grand pensionnaire de la Hollande et avocat-général.

— Quel fut donc le crime de ce Barneveldt? demandai-je.

Ici, notre père Barris hésita dans sa réponse. M. Dory dut prendre la parole pour lui.

— Jean d'Olden de Barneveldt, nous dit-il, né en 1549, fut un de ces hommes qui servent leur patrie au péril de leur vie. Tour à tour il lutta contre les prétentions des Espagnols sur la Hollande, et contre Maurice de Nassau, stathouder de la nouvelle république des Provinces-Unies, dont le pouvoir lui semblait suspect et hostile à la vraie liberté. Il advint que cet homme, aux vues nobles et généreuses, fut pris en haine par Maurice. Barneveldt fut arrêté, jugé par vingt-quatre commissaires vendus au stathouder, condamné comme traître à la patrie, et décapité ici même, à ce qu'il paraît. Il avait alors soixante-douze ans, et on était en 1619. Sa mort fut celle d'un héros antique.

Guillaume, l'aîné de ses fils, voulut plus tard venger sur Maurice la mort de son père: il ne put exécuter son projet, et se sauva à Anvers.

Mais alors la colère de Maurice tomba sur René, l'un de ses fils, le plus jeune. La veuve de Barneveldt alla trouver le stathouder:

— Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent, dit-elle; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable!...

— Parole sublime! m'écriai-je.

— Sublime, mais qu'y a-t-il de sublime pour certaines gens? acheva M. Dory. Le pauvre René eut aussi la tête tranchée, en 1623!

— Eloignons-nous de ces lieux! m'écriai-je avec horreur...

— Pas sans avoir vu cette antique construction, dont l'intérieur offre une salle im-

mense, et la voûte toute une forêt de magnifiques poutres... fit le guide. On prétend que c'est une ancienne chapelle, et que son origine se perd dans la nuit des temps. En tout cas, elle a bien changé de destination...

— Comment cela? dis-je, tout étonné de nous voir abordés par des hommes à mine suspecte, qui nous offraient des papiers dont je ne comprenais pas l'usage.

— Parce que c'est maintenant une *Salle de Loterie*...

— Assez, assez! dit M. Dory tout indigné. Je suis affligé que ces affreuses et immorales duperies soient en usage ici. Je croyais qu'il était de la sagesse des gouvernements de les proscrire de partout.

— D'ailleurs, voici les tambours qui battent et les fanfares qui sonnent, dit ma mère. Si nous voulons jouir de la revue, nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous allons, en effet, à la revue, chère Madame. Pour cela, nous n'avons qu'à suivre les régiments qui nous précèdent. Les voici qui se rangent, cavalerie, artillerie, infanterie, compagnies de chasseurs, dans une fort belle plaine verdoyante, encadrée de larges rideaux de tilleuls et formant un immense carré. Une foule énorme stationne sur la route qui conduit à un parc où le roi possède un fort beau château. J'avise une table dressée sur un pont, dans le domaine d'un estaminet, et je fais passer mon monde sur ce point. Nous y sommes à ravir. De là, nous dominons le champ de manœuvre. Voici le roi, sa cour, son cortège. Les musiques jouent; le canon tonne; la multitude pousse des hurrahs. Evolutions de toutes sortes; aspect martial des troupes; irréprochable tenue des soldats; charges de cavalerie magnifiques. Je proclame les milices hollandaises supérieures aux milices autrichiennes et prussiennes, que j'ai vues à Mayence, à Coblenz, à Cologne, je ne sais où.

Quelle audace! Croiriez-vous que voici des Anglais, des Anglais qui semblent nous suivre à la trace, car nous les avons à nos côtés à Amsterdam, à Utrecht, à Cologne, partout, qui nous passent sur le dos, et viennent prendre le premier rang sur notre petit pont? Et pas le moindre salut, pas la plus légère marque d'égards, de courtoisie!... Arrière, nation égoïste! C'est mal de concevoir en sa pensée des désirs de vengeance; mais je suis outré de ce que l'on n'a pas même demandé pardon à ma mère de salir sa robe, en passant, et, pouvant empêcher la chute de la chaise du plus altier de ces Anglais, je la laisse glisser sur le talus du pont, qui n'a pas de parapet, et la chaise et l'Anglais, qui est dressé dessus comme une statue, tombent ensemble dans le canal fangeux qui bordent le Champ-de-Mars...

La foule rit, et je ris avec la foule. Je sais même déjà assez le barragouin hollandais pour comprendre que l'on dit :

— C'est un Anglais qui prend la mouche!

Sur ce, nous arrêtons une calèche, qui passe, et, laissant là roi, soldats et revue,

nous entrons dans le beau parc, qui est à notre droite, et nous allons au *Château du Bois*. On nomme, en effet, ce parc *le Bois* de la Haye.

Arbres antiques, d'une ravissante beauté; rivière charmante, aux mystérieuses sinuosités; lacs et fourrés; verdure sans rivale; points de vues pittoresques; calme et solitude; tout est à souhait, dans cet admirable domaine. La tradition affirme que c'est un reste des forêts de l'ancienne Batavie.

Pour entrer dans le château, nous payons. Que voulez-vous? même chez les rois, il faut payer. Ils n'ont plus les moyens de rémunérer leurs concierges. Mais ce n'est pas trop payer que donner deux ou trois florins pour voir, toucher, admirer une salle à manger, aux somptueuses grisailles; une délicieuse antichambre, aux tentures chinoises, aux miroirs chinois, aux meubles-chinois, aux potiches chinoises; de vieux laques; des lustres de vieux saxe; un grand salon, dont les étonnantes draperies sont uniques au monde. Elles sont de soie, et offrent des arbres et des fleurs, des paysages et des chaumières; et dans les arbres, et sur les fleurs, et huchés sur les chaumières, le tout en reliefs de soie, des oiseaux de tous les mondes, de toutes les couleurs, de toutes les formes, en relief également. C'est une œuvre sans pareille.

Le concierge royal, qui ne manque ni de tact ni de sel, nous fait terminer notre visite par la salle d'Orange. C'est une vaste pièce, à dôme élevé, orné d'une galerie circulaire, et dont toutes les faces sont peintes avec un art et un talent merveilleux, par des élèves de Rubens.

Lisez, avec moi, la légende qui court dans le dôme. Elle vous expliquera la création de cette salle, digne de l'Alhambra :

AMALIA DE SOLMS, VIDUA INCONSOLABILIS MARITO
INCOMPARABILI P. F. HENRICO PRINC. ARAUS.

Il faudrait tout un livre pour raconter cette belle page de peinture. En résumé, c'est une splendide apothéose de Frédéric-Henri d'Orange, gouverneur des Pays-Bas, et vainqueur des Espagnols. Son épouse, la princesse Amélie de Solms, lui dédia cette belle salle, en y faisant reproduire les principaux événements de sa vie. C'était en 1647, qu'elle faisait construire ce manoir, *Huis-in-Bosch*, en Hollandais; *Maison du Bois*, en Français.

Une heure après, nous étions rentrés à La Haye, en passant devant l'hôtel de Bellevue, la ménagerie, et la synagogue. Nous arrivons ainsi à la *Place du Plein*, au centre de laquelle se dresse la statue de Guillaume d'Orange, prince de Nassau, le Taciturne. Ma mère se trouve très-fatiguée, et, comme il fait un ciel admirable, nous prenons des chai-

ses, là, *sub dio*, au pied du Taciturne, dont nous lisons cette épitaphe, sur le soubassement de la statue :

GUILLELMO PRIMO, PRINCIPI ARAUSIACO, PATRI PATRIE GRATUS POPULUS !

et nous devisons.

— Ah ! Messieurs, quel génie que ce Guillaume, dont vous voyez la statue, le doigt levé, comme un homme qui écoute, qui réfléchit et qui médite, nous dit alors le brave invalide Barris, *ex abrupto*, et sans aucune question de notre part.

Laissez-moi vous en parler, continue-t-il, car je suis Hollandais par le cœur, philosophe par l'esprit, et, tout guide vulgaire que je vous parais, j'ai vu tant de choses, ici-bas, que je me réfugie dans mon âme, pour y trouver un abri contre les calamités de la vie. Or, vous, Français, vous me semblez si bons, que c'est bien le moins qu'une fois dans mes vieux jours, je laisse voir ce que je renferme dans ma poitrine, depuis tant d'années.

Dieu fit le monde saint et beau : le péché le fait impur et sordide. Les nations se perdent les unes après les autres. Après les Babyloniens, sont venus les Egyptiens, puis les Grecs, puis les Romains, et tous ces peuples sont tombés dans le néant. Il en sera de même des peuples modernes. Pourquoi ? Parce que les passions mènent l'homme, et que l'homme ne sait pas conduire les passions. Je prends la preuve dans notre histoire à nous, Hollandais.

Notre pays fut long-temps d'abord sous la domination de plusieurs souverains particuliers, les comtes de Hollande, les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, et les évêques d'Utrecht.

Mais Charles-Quint, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, monte sur le trône, et c'en est fait de notre liberté. Il nous met sous le joug, et nous courbe la tête sous un sceptre de fer. Notre esclavage est accompli et notre perte consommée.

Philippe II, son fils, lui succède. C'est un homme calme, réfléchi, obstiné au travail, maître de lui-même, au milieu de la plus violente colère. Rien ne peut dérider son front austère. Il irrite les fiers Castillans, ses sujets, par d'excessives exigences ; il révolte les Allemands par un orgueil intolérable ; et il s'aliène les Pays-Bas par des menaces sans fin.

Il y eut un jour où ce prince devint le monarque le plus puissant du monde. En lui abandonnant toutes les couronnes d'Espagne, Charles-Quint lui avait mis aussi, par un mariage, l'Angleterre sous la main, et lui avait donné Naples, la Sicile, le Milanais, la Franche-Comté, et nos Pays-Bas, en Europe ; puis, hors d'Europe, Tunis, Oran, le Cap-Vert, les îles Canaries, et une grande partie du Nouveau-Monde.

Dès-lors, notre malheureux pays fut livré à des calamités sans nombre.

Heureusement la Providence avait fait naître, en 1533, au château de Dillembourg,

Excursions.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, représentant de l'ancienne maison de Nassau, issue d'Allemagne. Ses ancêtres, parmi lesquels il comptait un empereur, lui avaient laissé de riches possessions dans les Pays-Bas, et, en 1544, il succédait à la principauté d'Orange.

Alors Charles-Quint régnait. Ce prince sut bientôt apprécier Guillaume, dont le caractère réfléchi lui valut le surnom de *Taciturne*, et voyez sur sa statue comme il est grave et mérite ce nom ! Charles-Quint le tenait toujours prêt de sa personne, le consultait souvent, lui donnait des preuves touchantes de son affection, et, le jour de son abdication, se montrait appuyé sur son bras.

Mais le contraire eut lieu quand Philippe II remplaça son père. L'aversion du nouveau roi pour Guillaume le Taciturne devint bientôt manifeste. Et, comme après sa première femme, Anne d'Egmont; après sa seconde, Anne de Saxe; après sa troisième, Charlotte de Bourbon, il en eut une quatrième, qui fut Louise, fille de l'amiral de Coligny et veuve de Théligny, victime de la Saint-Barthélémy, protestante comme lui, Philippe II le prit plus en haine que jamais, et s'en montra plus sévère que jamais contre les Pays-Bas.

A son représentant farouche, Granvelle, il fit succéder, pour gouverner notre malheureux pays, l'inflexible duc d'Albe, aussi fameux par sa férocité que par ses talents. Celui-ci débute par faire paraître devant une commission les principaux seigneurs des Pays-Bas. Guillaume d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, sont les principaux cités à ce tribunal de sang. D'Egmont et de Horn sont tout d'abord décapités à Bruxelles...

— Oui, m'écriai-je, moi, Emile, j'ai vu au musée de Nimègue l'épée à deux mains qui servit à cette terrible exécution...

— Guillaume le Taciturne refusa de comparaître, lui... reprit notre vieux guide, dont la voix était pleine de sanglots. Et, comme ses biens furent confisqués, et son fils aîné, le comte de Buren, enlevé et conduit en Espagne, notre Guillaume résolut de délivrer son pays et de reprendre par la force les domaines dont on l'avait dépouillé. Il leva des troupes, souleva les villes et les villages, et entra décidément en guerre ouverte avec l'Espagne représentée par le duc d'Albe. Mais alors ce terrible despote exerça de si cruelles atrocités que tous les Pays-Bas tremblent. Guillaume est obligé de déposer les armes, au moins pour un temps, car le tocsin de la Saint-Barthélémy le prévient que dans toute l'Europe on est hostile à la réforme religieuse qui veut lever l'étendard de la révolte.

Mais voici qu'une foule d'habitants de ces contrées, chassés par les persécutions de l'Espagne, équipent un grand nombre de vaisseaux, armés en guerre, et s'emparent de tous les navires espagnols. Ces nouveaux aventuriers, dévoués au Taciturne, chassent leurs ennemis de plusieurs villes, et appellent Guillaume d'Orange pour gouverner les provinces soulevées.

C'est en ce moment que, pour rendre toute réconciliation avec les Espagnols impossible,

les Provinces-Unies des Pays-Bas bannissent le culte catholique, sur la proposition de Guillaume, et jurent fidélité aux églises de Luther et de Calvin.

Aussi le duc d'Albe envoie-t-il son fils contre les villes révoltées, et Zutphen, Nardem et Haarlem sont obligées de se rendre après une défense héroïque que la liberté seule peut inspirer. Mais traitées avec une barbarie sans pareille par les vainqueurs, les autres villes jurent de tout souffrir plutôt que de capituler.

— Pauvre Haarlem ! m'écriai-je, nous avons su en effet, sur les lieux mêmes, combien elle eut à souffrir en cette terrible circonstance !

— Enfin la cour d'Espagne rappelle le duc d'Albe et lui donne Requesens pour successeur. Enhardis par une victoire et la mort de Ludovic de Nassau et du comte Henri, son frère, les Espagnols pénètrent dans le cœur de notre pays une fois encore, et viennent mettre le siège devant Leyde.

— Oui, mais la rupture des digues les force de les abandonner... dis-je.

— On vous a dit cela à Leyde, aussi, n'est-ce pas ? C'est que ces tristes souvenirs vivent dans tous les cœurs.

Bref, continua Barris, les Provinces-Unies forment le fameux traité de la *Paix de Gand*, dans le but de s'entr'aider à s'affranchir de la servitude odieuse des Espagnols. Elles donnent le titre de souverain à Guillaume d'Orange, et l'invitent à résider à Bruxelles. Et pendant que Requesens est remplacé par l'archiduc don Juan d'Autriche, qu'une mort prématurée ravit, et que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, vient prendre sa place, notre Guillaume, par le *Traité d'Utrecht*, à la date du 20 janvier 1579, affranchit complètement nos provinces du joug des Espagnols, et rend à la Hollande son indépendance et sa liberté.

Alors les États-Généraux de nos provinces, en 1581, assemblés ici, à La Haye, déclarent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et établissent Guillaume chef de leur gouvernement.

Les Espagnols étaient chassés, la guerre de l'indépendance mise à bonne fin, la maison d'Orange devenue souveraine. Il ne restait plus qu'à guérir les plaies causées par tant de calamités.

Mais, hélas ! le 10 juillet 1584, lorsqu'il n'avait que cinquante deux ans, à Delft, où il se croyait le plus en sûreté contre toute haine, notre Guillaume le Taciturne fut assassiné cruellement...

Il n'eut que le temps de dire :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi et de ce pauvre peuple !

Barris suspendit son récit, car les larmes d'une extrême douleur étouffaient sa voix, et il regardait la statue de bronze avec amour.

— Mais consolez-vous, lui dit M. Dory : les fils de Guillaume, le prince Frédéric Henri de Nassau-d'Orange, a continué l'œuvre de son père, et, après lui, maintenant encore,

les Nassau-d'Orange qui lui ont succédé, et qui ont dans les veines du sang du Taciturne. Donc...

— Monsieur, répondit Barris, il y a des choses dont on ne se console jamais. Pour moi, le premier motif d'un amer chagrin, c'est que Guillaume était huguenot, et a introduit dans ma patrie les doctrines rebelles de Luther et de Calvin, ce que je vois avec regret, car je suis catholique et fidèle à l'Évangile de Jésus que Luther et Calvin ont défiguré. Ensuite, ... oh ! tenez, il faut que vous soyez Français et bons comme je vous vois, pour que je vous le dise... c'est que je suis un descendant de ce Guillaume le Taciturne, par Louise, la fille de l'Amiral de Coligny, que je déplore les erreurs de ceux de mes ancêtres que je dois aimer, et que le malheur et l'abandon sont venus s'asseoir à mon chevet, sans qu'il me soit possible de faire entendre ma voix...

Heureusement la religion me console...

Je vous laisse à penser si nous donnons quelques consolations à ce bon vieillard, Madame... Mais il est tard : minuit sonne. Il ne me reste que le temps de vous dire bonsoir et bon jour, avant que mes yeux se ferment.

E. D.

